

LE SOC LABOUR

2023



NUMÉRO 8 : LABOUR 2023

rédacteur-sans-chef : berendia

Comité de Rédaction Umouristique Agitateur & Littéraire (CRUAL) :

berendia & xavier lhomme

maquettiste : berendia

site de la revue : <https://lesoc.hotglue.me/>

contact : berendia@protonmail.com

Le SOC fait partie du Collectif POÉTISTHME. Il est publié et distribué par ce dernier.

Pour accompagner la création, ce collectif a mis en place le Fonds d'Emancipation

Poétique auquel vous pouvez donner quelques deniers à cette adresse :

<https://www.helloasso.com/associations/poetisthme>

ISSN 2741-4205

LE
S  C



revue umouristique, agitatrice et littéraire

à l'usage des gens sérieux

ÉDITO

Comprenne qui peut !

« Nous userons du droit de guerre, *qui potest capere capiat!* », déclare le sage Épistémon, au chapitre XXVI du *Pantagruel*. La convocation du latin donne toujours un air docte et sert, on le sait, à aborder les hauts-faits comme les méfaits. C'est précisément pour moquer cet effet de style qui fait trop souvent autorité que notre maître Rabelais a réutilisé cette formule qu'il a tirée de l'évangile de Matthieu, comme le souligne très savamment Marcel Duchemin.

« Tous ne comprennent pas cette parole, mais seulement ceux à qui Il a été donné... *Que celui qui peut comprendre comprenne.* » (Matth. XIX, 11-12)

Je parie que vous ne vous attendiez pas à ce que l'on joue les grenouilles de bénitiers. Vous voilà sur le cul ! Attendez... c'était le thème du numéro précédent ça. Revenons-en à notre latin. Pourquoi vous servir la messe ? Parce que cette formule, *qui potest capere capiat*, autrement dit et sans fioriture : « comprenne qui peut », n'est-ce pas là précisément le même défi que lance l'humour ?

Avec lui, comme avec le latin, nous pouvons tout traiter. Tout c'est trop. Mais d'humour nous n'avons jamais assez pour éclairer le monde. Dans la lignée de Rabelais s'amusant à jouer sur le sens du verbe *capere* pour faire entendre « prendre par la force » plutôt que « saisir par l'intelligence » ironisant sur les leçons divines d'ordre spirituel, LE SOC se veut une joyeuse – et parfois mélancolique – invitation à la plus cynique vitalité incarnée par le rire franc, le rictus ambigu ou le ricanement en-dedans.

Comprenne qui peut.

berendia

SOMMAIRE

édito

berendia – comprenne qui peut !

textes inédits

arthur briffault – sur aucune carte

thibault marthouret – la sphaigne absorbe l'effet de surprise

giovanni rodriguez – je veux être personne

philippe minot – promo sur la vie

lyliane abauzit – pieds marins

elise bauer – la pistoche

louis zerathe – la vapeur, la table, le plafond

patrice maltaverne – philosophie

valentina casadei – sono la quercia / je suis le chêne ; dentro ai nodi stretti / dans les nœuds serrés

amandine gouttefarde – ce sang qui coule de la lune

justine munsch – t'étais du genre à râler

thibault loiselle – space control

martin zeugma – poème priapique ; il y a des soirs qui sont si doux qu'aucun matin ne les mérite 72-81 / 100

figurations

berendia – *Qui potest capere capiat !* (couverture)

hugh lescop – nous sommes heureux de vous accueillir (p.9) ; corbeau (p.35)

sarcignan – légumes (p.14) ; j'ai tort (p.19) ; en route (p.21) ; croûtes (p.25) ; plongeoir (p.29) ; c'est beau (p.32)

sillons : les champs des autres

xavier lhomme – les champs des autres suivi de quelques pistes pour cultiver le plaisir de la glane

georges brassens – pauvre martin

anjela duval : skrivann, gounit, derc'hel ur yezh bev

loan diaz – écrire, cultiver, conserver la langue

anjela duval – va c'hêriadenn / mon village ; devezh an dornañ / jour de battage ; fioretti ; roñfled / ogres

TEXTES INÉDITS

Sur aucune carte

Il y a le bar et à côté le parking, la table et en dessous le chien, il y a mon verre et en face le sien. Ça fait une heure qu'on me voit pas, et j'arrive plus à encaisser le vide. J'ai bu une vodka. Il y a un siècle. Je retourne au comptoir, me penche et accroche le serveur du regard. Je hoche la tête, il la hoche aussi, et le contenant se confond à nouveau avec le contenu. Je pose mon billet. J'aime ça, la nuit. La communication réduite au strict nécessaire. Dehors un nuage de fumée, le chien traîne la queue. J'aimerais quelque chose, j'ai rien bouffé, j'ai même plus de mains dans les poches. J'demande au type devant moi :

t'as pas une schmer mon gars

Il tire une bouffée, me fixe un moment, puis me file le reste de sa roulée. Je le matais aussi, un sweat gris noie son corps avec un pantalon tout pareil, il a des cheveux roses à l'arrière du crâne et d'autres noirs jusqu'aux oreilles, le visage doux, trois épis sombres sur le menton. Il se retourne vers deux mecs qui attendent de se faire livrer. Je vois le cou du premier marqué d'un genre de croix d'encre. Le deuxième est une ombre. Je me sens comme dans *Cruising* avec Al Pacino j'en ai marre de me faire recaler qu'on me dise « Viens pas chez nous. » Mon bienfaiteur me lance :

mais dis moi tu
ouais toi aussi t'es pas
si carrément fin on se comprend

On s'est compris. On est entre trois-quatre alternatifs dans ce bar moyen, si on s'ignore on sera coincés par la mélasse qui décourage de vivre mieux.

c'est bien que tu sois bien j'sais pas comment dire mais tu vois ça m'plaît

Je le sens qui gravite autour du noyau de mon corps. Lui et moi, on est pareils. Je me raterai pas.

Il finit par se lever, je le suis, les rues sont éteintes, on cavale au pif. Il inspecte sa poche.

t'as déjà pris du L toi

J'ouvre mon abécédaire de la came, et ça me rassure. Dans les noms complets y a leurs fantasmes et leurs terreurs mais dans nos signes on sait.

ouais tu m'en offres
t'en veux
tout le temps

Tout est cher, on aura beau faire de notre mieux, ça paie jamais assez, alors on prend ce qui s'offre, et on vole le reste.

Il me tend un carton et je le glisse sur ma langue. Son chien s'agite partout, nous abandonne, revient, le maître donne des ordres mais il s'en fout, et on expose nos vies parallèles dans le décor coupé de stries verticales. Je connais le coin, des immeubles de banlieue le long des arrêts de bus, les coulisses de la ville. Une ampoule agonise dans le hall, sept étages sans ascenseur. Il me tend la main, mangée par la mienne.

en tout cas t'es magnifique

Je fouille des yeux les étagères de l'appartement, égayé par un cactus, des bouquins anarchistes pas lus, Joseph Ponthus Thierry Metz et Jean-Pierre Martinet. Si on fait des choses avec des mots, alors il faut traquer une personne, la toucher. Qui que ce soit ou qui on veut. Sinon ça rime à rien.

Rien dans la pièce qui me sauve d'un danger. Vu la gueule du chien, il pourrait me bouffer les mains, et la tête. Je m'allonge sur le canapé. Un schlass traîne sur la table basse, le reflet de la lame se projette dans mon âme. Par terre défile une rangée d'ordures, on sera plus que ça après la mort. Des affaires, des bouquins, peut-être moins, trimballés dans les vide-greniers, accueilli par des processions à qui on se proposera, et qui nous refuserons, pour l'éternité. Ce serait dommage de rentabiliser la mise en bière. Mon ami se met à côté de moi, enlève son sweat. Débardeur noir sur les courbes du torse contenues par les bandages couleur chair, je veux qu'il me parle. Encore.

tu peux rentrer chez toi si quelque chose va pas ou bien rester et repartir quand tu veux comment tu te sens je t'en voudrai pas

Le coin est minable, la voix de mon hôte monte dans l'aigu, ses mots construisent un endroit, un endroit pour les vivants, de ceux qu'il faut trouver sans aucune carte. je crois que je vais rester

arthur briffault



La sphaigne absorbe l'effet de surprise

J'ai peur de l'effet de surprise.

De ce qui sort du brouillard.

Un jogger ? Un gros chien noir ?

À quoi bon être en tête de peloton

quand le peloton est plongé dans la purée de pois ?

Hier quand je suis sorti de la Fabrique

pour aller faire le tour du lac,

le cuisinier préparait des poulets avec un autre homme.

Au lac je n'ai rien vu.

J'ai mangé mon pain bagnat debout

parce que les bancs et les tables étaient trempés.

Un pique-nique normand de décembre réussi.

Je me suis approché de l'eau. La rive était gonflée.

Elle était molle et spongieuse sous les pieds.

La rive était de sphaigne comme le début des années 90

quand la sphaigne était partout

la sphaigne absorbait tout :

les sectes l'héroïne le chômage le sida le flot menstruel

tout dans la sphaigne la belle sphaigne que voilà.

Deux canards et une poule d'eau

qui n'aimaient pas la sphaigne

ont plongé

ont glissé

ont disparu très vite en quelques mètres

dans le brouillard épais qui avait réduit

la surface visible du lac à celle d'une baignoire.

J'avais marché jusqu'au lac pour le voir

mais j'aurais pu aller dans la salle de bain

regarder la baignoire.

J'aurais dû aller dans la salle de bain à la place
cela m'aurait évité toute cette condensation d'atmosphère
au bout de mes boucles comme sur des branches
cela m'aurait évité de pleuvoir comme les branches
sur la surface visible du lac mais dans la salle de bain

il n'y a pas de baignoire seulement une douche.

Vivre revient souvent à trouver une solution
pour finir par s'apercevoir qu'elle est inadéquate
ou tout bonnement abominable.

J'avais marché jusqu'au lac
pour la noyer
pour le noyer
nous étions d'accord sur le sujet
fait aussi rare qu'une poignée de main entre deux Corée

mais nous n'avons jamais réussi à lire sur les panneaux
s'il était possible ou non de se baigner
dans le lac des deux amants
qui est un étang
un étang entouré de brume si épaisse
qu'elle rend les panneaux inutiles.

Nous n'avons pas trop insisté
car nous nous sommes rappelés
que je pouvais le noyer dans la baignoire
que je pouvais la noyer dans la baignoire
il nous suffisait de nous rendre

dans la salle de bain. Malheureusement
nous nous sommes souvenus
qu'il n'y avait pas de baignoire
juste avant de pousser la porte de ladite salle de bain
seulement une douche.

Et puis comment le supprimer
comment la supprimer
sans faire d'une pierre deux coups
dont un très mauvais ?
Nous souhaitions à tout prix éviter le suicide collectif.

Hier, quand je suis rentré détrempé à la Fabrique
le cuisinier buvait un gros bol de thé
avec un homme un peu moins autre
dans une odeur de poulet au four.
Au lac je n'ai rien vu.

Les gens d'ici disent que le soleil brille
dès qu'on s'éloigne de l'île.
Je ne pouvais pas quitter le four des yeux.
La chaleur rouge-orange
derrière les éclats de vieille graisse, la vie
loin de l'île.

J'ai peur de l'effet de surprise.

thibault marthouret

Je veux être personne

On donne trop d'importance aux noms
Trop de pouvoir
Le mien je l'ai vendu
Contre deux cacahouètes
Et trois whiskys
On m'a proposé des diamants
En échange
Mais je suis honnête
Alors j'ai dit

Il ne les vaut guère
C'est un petit nom tout simple
Comme il y en a tant
Un vrai certes cependant
D'une vérité morne plate
Sans panache
Je me porterais mieux
S'il ne m'appartenait pas
Tenez voilà
Prenez-le
Pour un trois fois rien
Qui rince le gosier
Ou remplit l'estomac

Moi
Je veux être PERSONNE
Et terrasser des cyclopes

giovanni rodriguez

promo sur la vie

dans la boîte à lettres
un coupon de réduction
promo sur la vie

philippe minot



Pieds marins

Surin burin
Le chirurgien
En sa clinique
Roide Rodin
Rugine

Au bord de la mer
Pacifique le requin
Dîne d'un pied marin.

lyliane abauzit

La pistoche

Parmi ce brouhaha d'exclamations et de cris suraigus, de bruits de plongeurs et d'éclaboussures, il est presque impossible de s'entendre penser. Dans ce bassin d'un bleu chloré artificiel et chimique s'entassent sans grâce les enfants, leurs parents et quelques vieux. Difficile de se formuler la moindre réflexion un tant soit peu aboutie tant la chaleur de l'eau ramollit jusqu'au cerveau. S'amoncellent des tas de jouets, anneaux, cerceaux, chaises, brassards, arrosoirs et j'en passe, en plastoque de toutes les couleurs. Un toboggan d'un jaune moutarde périmé serpente vaguement avant de dégueuler quelques gosses dans l'écume en circuit-court. Il date de 1999. Ce qui veut dire que ça fait plus de vingt ans qu'il voit passer les mêmes gamins aux hurlements nasillards et leurs mêmes géniteurs qui ont tout sauf envie d'être là. Si j'étais lui, ça ferait bien longtemps que je me serais tiré une balle. Je ne peux qu'admirer son abnégation. Malgré un plafond à plusieurs mètres de hauteur, la pièce est tellement saturée de braillements qu'elle en semble pleine à craquer, et je ne serais pas étonnée qu'elle soit le tombeau de quelques tympanes et d'un paquet de neurones. Adossée au rebord de la piscine, j'observe la foule amorphe dont je fais partie avec un certain dégoût. Je me sens à des milliers d'années-lumière de tous ceux ici, et pourtant je me baigne dans la même eau gluante, mes affaires s'empuantent dans les mêmes vestiaires et j'ai même eu le droit à un tour dans le même manège jauni et bilieux qui se tord et siffle au-dessus de nos têtes. Et en rentrant chez moi, j'aurai un sourire satisfait collant au visage comme de la vase et à mes grands-parents je répondrai vaguement, avec un entrain désinfecté : "*C'était sympa la piscine*".

élise bauer

La vapeur, la table, le plafond

Ils ont fabriqué une maison avec la langue.

Une maison hantée.

Une maison si laide qu'ils ne peuvent plus la vendre.

Une maison remplie de leur bazar.

Ils ont brisé le plafond de verre, ils ont renversé la table autour de laquelle ils s'étaient installés, ont rebattu les cartes, ont apporté des pierres à l'édifice, posé les fondations, pas droites les fondations, ont agrandi les fenêtres, pas assez, ils ont inversé la vapeur au pied du mur; à l'étage, ils ont installé un barrage pour ne pas que les chiens montent, et sur la porte : un numéro vert.

Ils ont vidé le grenier, n'ont pas rénové la passoire.

Ils disent que l'ascenseur fonctionne encore. Ah.

louis zerathe

Philosophie
(extraits de « À barre à mines »)

C'est comme ça voilà
Disait un copain
Avant de se servir une nouvelle bière

Il aurait pu se contenter d'acheter une maison
Et de faire deux enfants
Comme tout le monde
Mais là quel courage
De rester en suspens sur le vide
Puis de recommencer

Les terrasses des cafés s'en sortent
Avec un équilibre précaire

patrice maltaverne



Sono la quercia / Je suis le chêne

Sono la quercia:
le radici nella miseria
vecchi uccelli neri
gracchiano sulle mie fronde
le foglie toccano il suolo
la stereofonia dei miei lamenti
piange come le bestie
e nutre la mia terra
i miei ceppi isterici

Je suis le chêne :
les racines dans la misère
de vieux oiseaux noirs
croassent sur mes branches
les feuilles touchent le sol
la stéréophonie de mes plaintes
crie comme les bêtes
et nourrit ma terre
mes souches hystériques

*

Dentro ai nodi stretti / Dans les nœuds serrés

Dentro ai nodi stretti
annidati i miei strilli
slacciati se il tempo mi prende tutto
la nave che parte e non fa ritorno
la corda dell'arco ben tesa
la freccia puntata sulla preda
per catturare il pianto
e ferirlo nella crepa

Dans les nœuds serrés
se sont nichés mes cris
défaits si le temps m'enlève tout
le bateau qui part et ne revient plus
la corde de l'arc bien tendue
la flèche pointée vers la proie
pour attraper les pleurs
et la blesser dans sa fissure

valentina casadei



Ce sang qui coule de la lune

sur le matelas neuf

que tu avais acheté

pour emménager seule

il y a

des taches

un peu partout

au milieu

oh on sait très bien

de quoi

de quoi

taches de sang

ça fait peur

c'est sale

on doit les effacer à la javel

pour ne plus les voir

ma mère disait tout le temps cela

et sa mère avant

pourquoi ?

je n'ai tué personne

je ne suis pas sale

je n'ai plus honte

ce sang

mesdames

que vous ne voulez pas nommer

qui ne devrait pas exister peut-être

c'est le sang menstruel

qui coule

dans la nuit

qui déborde des culottes

qui vide et épuise

c'est mon corps de femme
que je ne veux pas cacher comme vous
en l'anonymisant
en le javelisant

le sang de mes règles
qu'il reste dans le matelas
qu'il coule des culottes absorbantes
qu'il coule toujours de mon corps jeune
 de mon corps sans enfants
 de mon corps qui refuse l'enfant

parce que

rien n'empêchera
cette lune
qui parcourt le ciel l'espace
dans mon ventre
et fait couler ses pluies ferriques
depuis la nuit des temps
sur le linge des femmes
toujours sauvages

sales peut-être de ne pas être mères ?

cette lune que j'accompagne
comme une louve fidèle
sale sale sale
dans les nuits sabbatiques
de mon corps

plus vivant

très vivant

amandine gouttefarde-rousseau

T'étais du genre à râler

T'étais du genre à râler quand il pleuvait des chats et des chiens

Pourtant t'étais pas contre un canard avec ton whisky

À la tienne papy

T'étais du genre à te retrouver avec plus de charrues que de bœufs

Mais c'était pas grave parce que le bourdon, t'en voyais jamais le bout de l'aile

À ta gaieté papy

T'étais aussi connu dans le quartier qu'un loup bleu ou mauve aurait pu l'être

À faire des yeux de merlan frit, archi frit même, devant les serveuses du coin

À tes amours papy

T'étais du genre à prendre le taureau par les cornes, voire la vache et le veau en même temps

Et t'étais heureux comme un requin dans un banc de poisson

À tes souhaits papy

justine munsch



monsieur l'agent. On a bien noyé un singe
avec des mots avant de l'appeler
humain. On peut aussi écrire comme un singe

jusqu'à parler une langue étrangère. *Au revoir
monsieur l'agent* – suivi des phares qui s'enfoncent dans le noir
alors qu'on sort de la voiture de sa mère,

main dans la main. Sa boucle d'oreille
à clip – un éventail d'or plastique
sur un bouton d'azur – volète comme une fumée d'encens

dans l'air soufré de Provence. On reconnaît nos dix huit ans
au nombre de particules rousses remplaçant la nuit
par un gaz. *Don't worry. I'll swear we'll be human just this once.*

(His voice quiet like a miracle.) *Think about it, Thibault.*

*8 billion years cannot possibly be a straight line,
not in a million years. And neither do we.*

thibault loiselle

Poupée priapique (porno-poème)

elle m'aimait à la folie (sans que je le sache) et moi je la baisais à la folie (sans le lui dire) elle avait trente-et-un ans venait de divorcer après sept ans de mariage moi j'avais trente-et-un ans j'avais voulu épouser une femme déjà mariée elle voulait une vie et deux ou trois enfants je voulais dix euros pour acheter des capotes elle me disait qu'elle adorait faire l'amour avec moi que pour la première fois elle n'avait pas l'impression d'être sautée et moi je la baisais sans la moindre attention on baisait dans la mer (poupée priapique) on baisait sur la terrasse (poupée priapique) on baisait dans la douche (poupée priapique) et puis dans la baignoire (poupée priapique) dans six lits différents (ma poupée priapique) je la caressais longuement elle fermait les yeux en souriant elle avait la bouche pleine de moi j'avais la bouche pleine de mots les yeux brillants elle avouait que personne ne lui avait jamais fait autant de bien avec la langue et quand elle était soûle elle me criait prends-moi partout j'adore tout ce que tu me fais je repensais à la femme déjà mariée qui m'avait dit les mêmes mots elle repensait à son mari et se disait qu'elle avait perdu sept ans de sa vie elle avait la tête pleine de moi j'avais la tête pleine de maux elle m'aimait à la folie (ne me le disait pas) et moi non plus (sans le savoir)



Il y a des soirs qui sont si doux qu'aucun matin ne les mérite 72 / 100

mon père a soixante-quinze ans
il est handicapé et il a des ulcères aux jambes
une infirmière chaque jour différente passe le matin
pour le soigner et lui faire la toilette

il dit qu'elles sont jeunes et avenantes il aime leur décolleté
alors qu'elles ont mon âge et mes rides et ma peau qui fripe
il y a trente-cinq ans mon père a eu un accident de voiture contre un camion
l'expert lui avait dit que s'il avait eu une Citroën au lieu d'une Volkswagen il n'aurait

[plus eu de jambes

*

Il y a des soirs qui sont si doux qu'aucun matin ne les mérite 74 / 100

alors c'est ça la vie
user ses pantalons sur des bancs d'école s'enquérir de la météo regarder le film du
[soir
trouver le temps trop long les baisers trop courts et les gens trop bavards
trouver des bons amis des bons restos des bons coups
trouver un appartement quelqu'un qui écarte les cuisses et qui paie la moitié du
[loyer
trouver un avocat et le courage de payer une pension alimentaire au lieu de vivre
[avec ses gosses
trouver que la vie pourrait être plus simple plus douce plus légère
et puis s'apercevoir qu'il est beaucoup plus tard qu'on le croit

Il y a des soirs qui sont si doux qu'aucun matin ne les mérite 75 / 100

je suis resté dans le sourire de mon grand-père
dans les lèvres de mon premier amour
dans les punitions de mon institutrice de maternelle
dans les gifles de mon père et dans ses coups de pied aussi

je suis resté là-bas
comme tout enfant reste là-bas
à se débattre
avec ce qu'il a reçu

*

Il y a des soirs qui sont si doux qu'aucun matin ne les mérite 81 / 100

il y a cette boîte sur laquelle tour à tour on appuie
et qui relance un décompte du côté de l'adversaire
il y a ces pièces sur un damier mosaïque qu'on déplace une à une
entre deux pressions sur la boîte

il y a cette manière tour à tour
de se presser d'être l'adversaire et de se trouver face à l'adversaire
il y a ce moment où le roi est mort
et où tout est fini

martin zeugma

SILLONS

Les champs des autres



Les chansons faisant référence au travail de la terre se partagent entre chants de labour (l'équivalent français et agricole des *work songs* anglo-saxons) qui motivent et rythment les travaux et chants religieux, dédiés au Créateur, inspirés d'épisodes de la Bible. Celle-ci, rédigée à des époques où la plupart des gens étaient des paysans, contient de nombreuses paraboles usant d'analogies entre la quête de la spiritualité et les pénibles conditions paysannes. L'Église, au service des grands propriétaires, s'est abondamment servie de ces textes pour inciter les serfs à rester à leur modeste et laborieuse place.

Si j'avais voulu aborder le champ religieux, je vous aurais longuement parlé de *Keep your hand on the plow*, ou *Gospel plow*, dont il existe de nombreuses versions. Je l'ai découvert avec Mahalia Jackson, retrouvé bien plus tard, nasillé par Bob Dylan, et à peine reconnu dans la très belle version rock de Screaming Trees, groupe original du très regretté Mark Lanegan.

Cela pour vous dire que j'ai décidé de ne pas parler du bon grain et l'ivraie, du pasteur et des brebis égarées, de la droiture du sillon moral.

Le chant qui m'intéresse aujourd'hui est assez proche du *Pauvre laboureur*. Il s'en distingue par son économie de *pathos* et son peu d'emphase. Le texte est profondément laïc, et pour cause : il est l'œuvre d'un poète qui, s'il connaissait bien son paroissien, était farouchement anarchiste et libertaire.

Georges Brassens, qui va fêter prochainement ses 102 ans, écrit *Pauvre Martin* en 1953. Une chanson minimaliste sur la vie solitaire et rude d'un ouvrier agricole. Un poète croyant aurait magnifié cette résignation vertueuse ; le mécréant manifeste sobrement tristesse et compassion face à cette vie gâchée à « retourner le champ des autres ». Brassens était engagé politiquement, mais son texte n'est pas un manifeste. Libertaire, il laisse l'auditeur libre d'être révolté ou résigné face à l'existence de Martin. Plus engagée sur le champ social que dans les campagnes politiques, Barbara, dont le nom de famille était Serf, reprend *Pauvre Martin* en 1960. En 1973, elle crée *L'enfant laboureur*, une descendante de Martin qui aurait réussi : « Je fais vivre ma terre, pour vous offrir mes fleurs ».

Je voudrais faire maintenant mon Lacan du pauvre et partir sur une interprétation du texte de *Pauvre Martin*. Cette chanson peut être entendue comme une... parabole, celle de la galère de l'interprète. Contrairement à Brassens, qui est également auteur et compositeur, certains chanteurs n'écrivent ni musique, ni paroles et n'ont pour labour que de sillonner les chants des autres. Parfois avec succès : Joe Cocker, Serge Reggiani et les nombreux *tribute bands* spécialisés dans le répertoire d'un seul groupe ou artiste (Goldmen, So Floyd). Parfois vainement, comme Leo Moracchioli (qui?).

Martin, chanteur mais pas créateur, meurt seul au bout d'une vie passée à chanter les chansons des autres. C'en est fini des sillons, des CD. Décédé.

xavier lhomme

Pauvre Martin

Avec une bêche à l'épaule,
Avec, à la lèvre, un doux chant,
Avec, à la lèvre, un doux chant,
Avec, à l'âme, un grand courage,
Il s'en allait trimer aux champs.

Pauvre Martin, pauvre misère,
Creuse la terre, creuse le temps.

Pour gagner le pain de sa vie,
De l'aurore jusqu'au couchant,
De l'aurore jusqu'au couchant,
Il s'en allait bêcher la terre,
En tous lieux, par tous les temps.

Pauvre Martin, pauvre misère,
Creuse la terre, creuse le temps.

Sans laisser voir, sur son visage,
Ni l'air jaloux ni l'air méchant,
Ni l'air jaloux ni l'air méchant,
Il retournait les champs des autres,
Toujours bêchant, toujours bêchant!

Pauvre Martin, pauvre misère,
Creuse la terre, creuse le temps.

Et quand la mort lui a fait signe
De labourer son dernier champ,
De labourer son dernier champ,
Il creusa lui-même sa tombe
En faisant vite, en se cachant.

Pauvre Martin, pauvre misère,
Creuse la terre, creuse le temps.

Il creusa lui-même sa tombe
En faisant vite, en se cachant,
En faisant vite, en se cachant,
Et s'y étendit sans rien dire
Pour ne pas déranger les gens.

Pauvre Martin, pauvre misère,
Dors sous la terre, dors sous le
temps !

georges brassens

Quelques pistes pour cultiver le plaisir de la glane :

Plowshare prayer, de spencer laJoye, artiste queer et évangéliste.

Behind the plow de john lee hooker, bluesman mythique.

Bicentenaire, de jean ferrat, communiste fan de brassens l'anarchiste

The ploughing song, marty mone, irlandais qui conduisait des tracteurs en semaine et interprétait les chants des autres le week-end, avant de creuser ses propres sillons.

Chants de Labour :

<http://www.chants-populaires-francais.com/Regroups/labour/princip.html>

ANJELA DUVAL

Skrivan, gounit, derc'hel ur yzeh bev



Ecire, cultiver, conserver la langue : trois mots pour résumer les travaux et les jours d'Anjela Duval, une femme qui fut, à elle seule, la Bretagne éternelle.

Du moins, l'idée que l'on s'en fait.

C'était à Traoñ-an-Dour qu'elle créchait. Sa vie fut comme l'incarnation des mots du voyant : « la main à plume vaut la main à charrue ». Son écriture est si entière que l'on pourrait sentir le poids de chaque mot sur nos épaules. Une écriture-matière, car c'est bien dans ce champ littéraire, dans cette tradition de la *matière de Bretagne*, que s'inscrit Anjela Duval.

Ses poèmes puisent dans les légendes, les chansons et les contes issus du fond païen et mystique d'un riche corpus celtique qu'elle défend bec et ongles face à une langue française qui menace de faire disparaître le breton comme langue et comme être.

Ecrire devient donc une lutte contre l'effacement, une nécessité pour laisser trace d'une existence. Ecrire, c'est témoigner et nous prendre à témoin. Et point de défaitisme ou de misérabilisme. Elle n'hésite pas à empoigner le lecteur et lui mettre le nez... Dans le quotidien d'une femme du peuple dont la plume ne tremble pas, même après une journée de labour. Entre chant de terroir, morceaux lyriques face aux choses vues, pamphlet sociaux et plaidoyer en faveur de la langue bretonne ; tout y passe sur un ton fier et fieffé qui vous dit le reste :

« Tout de même je te défends toi l'ivrogne / De t'approcher de moi / De me bredouiller / Des mots sortis du trou de ton cul / Parce que, comme tu le sais, je n'ai pas été / À l'école de la patience¹... »

La poétesse de Traoñ-an-Dour est à la fois conteuse d'une histoire ancrée dans la terre celtique et gardienne, rempart face à une modernité dont elle ne voit pas – ou ne veut pas voir – ce qu'elle pourrait apporter de bon. Je ne lui en tiens pas rigueur, j'ai aussi des comptes à régler avec le progrès. Néanmoins, la nostalgie obscurcit parfois le jugement. Comment ne pas entendre une critique de Mai 68, lorsqu'en juillet 1969, elle écrit au sujet de la liberté :

« La formidable magie de ton nom / Sème la folie de par le monde ! / Pour toi les Peuples se prennent à la gorge. [...] / Tu existes pour nous rendre fous / Pour qu'on se prosterne, pour qu'on te prête hommage. / Espèce de sorcière²! »

Alors, une rombière conservatrice et réactionnaire la Anjela ? Cela ne serait pas rendre justice à ses écrits que de la taxer de tels noms d'oiseaux. Pour sûr, la fière bretonnante dénonçait ceux qui venaient imposer une langue et son lot de représentations nouvelles qui contribuent selon elle à « Dépouiller, dévêtir notre Pays / Balayer le chêne sacré des Druides / Le bouleau des Celtes et l'if / Et le

¹ « Le vin rouge », <https://www.anjela.org/oberenn/vin-rouge-2/>

² « Liberté », <https://www.anjela.org/oberenn/liberte-2/>

châtaignier de notre jeunesse³ ». Difficile de lui donner tort lorsque l'on considère combien l'obsession républicaine de « franciser » pour unifier a pu mutiler les langues régionales...

Mais réduire Anjela Duval au statut de thuriféraire de l'identité bretonne reviendrait à lire sa poésie à la lorgnette, et à manquer l'essentiel : la ténacité morale et la force physique qu'il fallait pour brandir son crayon afin de rompre la conspiration du silence qui pèse sur les femmes et le monde paysan. Elle savait d'ailleurs qu'elle ne pourrait pas y parvenir seule, d'où cet appel, ce cri de détresse face aux machines qui brisent les Hommes et la culture :

« Laisse les machines au magasin / Crois-moi / Cher homme, tu ne relèveras plus la tête ! / Tes outils modernes / Tu n'auras pas fini de les payer / Qu'ils seront bons pour la ferraille / Achète-toi plutôt un crayon [...] / Je te le dis / Paysan mon frère / Prends ton crayon et écris⁴ »

Héritière et parole vive de ces paysannes et autres « femmes populaires rebelles » que le changement d'organisation socio-économique provoqué par le capitalisme a progressivement enfermées dans leurs maisons au XIX^e siècle, Anjela Duval ne s'est jamais résignée au mutisme et à la claustration. Bien campée sur ses deux jambes, elle raconte en plein-air et à pleine-voix la vie, la vieillesse et la mort d'une femme du peuple breton.

Ioan diaz

*On signalera que la poésie d'Anjela Duval a donné lieu à l'édition – et la réédition ! – de la première et unique œuvre complète d'un écrivain de langue bretonne à ce jour : **Oberenn glok**. L'ouvrage réédité en 2005 est, hélas, de nouveau en rupture de stock. Plaidons donc pour une réédition supplémentaire !*

Pour en apprendre et lire plus de et sur Anjela Duval :

<https://www.anjela.org/oberenn/>

*Toutes les traductions des poèmes proposées ci-dessous sont de **Paol Keineg**. Poète et dramaturge, il a traduit plusieurs poètes américains et brésiliens. Il vit aux États-Unis, où il enseigne les littératures françaises à l'université Duke, en Caroline du Nord. Il a publié une douzaine d'ouvrages, dont Le poème du pays qui a faim, Lieux communs et Silva rerum.*

³ « Le travail de l'étranger », <https://www.anjela.org/oberenn/le-travail-de-letranger-2/>

⁴ « Pauvre Plouc ! », <https://www.anjela.org/oberenn/pauvre-plouc-2/>

Va C'hêriadenn (31 a viz Eost 1967)

Simudet eo ar Gêriadenn.
Liv ar marv en he c'herc'henn.
Tavet eo talmoù he c'halon...
N'he c'hlevan mui o vevañ.
N'he c'hlevan mui o komz.
N'he c'hlevan mui o kanañ.
N'he c'hlevan mui o ouelañ.
Nag o c'hoarzhin, nag o strevial.
Nag o poursat. Zoken o huanadiñ !
Marv eo... Marv.
Tavet kan ar c'hilhog da c'houlou-deiz
Tavet war an hent-karr storlok ar rodoù
Tavet skourjez ar charretour
(Hag e douadelloù !)
Tavet c'hwirinadenn ar gazeg
O tistreiñ davet hec'h eal.
Tavet beogadennoù boud an tarv
Begeliadenn hiraezhus an ein nevez
Buoc'h ebet mui o vlejal war he laezh
(Aet ar parkoù da strouezh !)
Tavet ar golvizhi — hag an Teodoù —
War ar stankoù-kannañ
Pallennet a voued-houidi.
Ar gwenodennoù gwriziet a zrez
Ar geot hir war an hentoù-kirri
Un tren er pellder a c'hwist war-zu ar Gêr-Benn
Labousedigoù a diviz en o yezh kevrinus
Dastroc'het gant c'hoarzh diot ar Gazeg-Koad.

Mon village (31 août 1967)

Le Village est frappé de mutisme.
Il porte la couleur de la mort au cou.
Les battements de son cœur se sont arrêtés...

Je ne l'entends plus vivre.
Je ne l'entends plus parler.
Je ne l'entends plus chanter.
Je ne l'entends plus pleurer.
Ni rire, ni éternuer.
Ni tousser. Ni même soupirer !
Il est mort... Mort.

Le chant du coq à l'aube s'est tu
Le bruit des roues dans le chemin s'est tu
Le fouet du charretier s'est tu
(Et ses jurons !)
Le hennissement de la jument s'est tu
Quand elle retrouvait son poulain.
Fini le beuglement bas du taureau
Le bêlement plaintif de l'agneau nouveau-né
Plus de vache pleurant sur son lait
(Les champs sont partis en friche !)
Finis les battoirs — et les Langues —
Autour des lavoirs
Couverts de lentilles d'eau.
Les sentiers où poussent les ronces
Les chemins charretiers envahis d'herbe haute

Un train au loin fonce vers la Capitale
Des oisillons conversent dans une langue obscure
Interrompus par le rire idiot du Pivert.

Devezh an Dornañ (Eost 1964)

Barzhoniezh pobl

El leur :

— Ferc'hier, skubellennoù a-strew

Trouz ha safar ha paotred vezv.

Ar bern plouz o vennout kouezhañ

Div pe deir skeul ouzh e harpañ

Er porzh :

— En ur flapañ e zivaskell

Ar c'hog a gan war ar bern pell

A-denn-askell yer a zered

Estonet-holl gant ur seurt pred.

Er solier :

— Founnus eo an eost er bloaz-mañ

Tev ar bernioù. Labour meskañ

A winizh rous ar viñs zo leun

Krevet ar sac'h gant paotr ar greun ?

En ti :

— Leun an div daol gant ar baotred

Bec'h war ar c'heginerezed

Ki bras Anton. Ki bihan Paol

O valañ eskern 'dan an daol.

En hent :

— Skarzh et « Kerdrubuilh » evelkent

Paotred a gan 'n ur vont en hent

Ur boultrenn lous war o zog plouz

Pellennoù melen 'n o blev rous.

War an treuzoù :

— Tec'het an dud, tavet an trouz

Deomp da skaotañ al listri lous

Labour gwalc'hiñ. Labour torchañ

Labour kempenn. Labour skubañ.

O vouskanañ :

— Echu an eost, echu dornañ

Warc'hoazh ar Sul da ziskuizhañ...

Jour de battage (Août 1964)

Poésie populaire

Sur l'aire à battre :

— Fourches, balais éparpillés
Bruit, vacarme, hommes saouls.
Le tas de paille menace de s'écrouler
Étayé par deux ou trois échelles.

Dans la cour :

— Claquant des ailes
Le coq chante sur le tas de balle
Les poules accourent à tire-d'aile
Étonnées du repas qu'on leur sert.

Au grenier :

— Cette année la moisson est abondante
Les tas sont hauts. Du travail pour mélanger
L'escalier est jonché de blé roux
L'homme au grain a-t-il crevé un sac ?

À la maison :

— Les hommes remplissent deux tables
Sus aux cuisinières
Le grand chien d'Anton. Le petit chien de Paol
Rongent des os sous la table.

En chemin :

— Le champ de Kerdrubuilh est nettoyé
Les hommes chantent sur le chemin
Chapeau de paille couvert de poussière
Barbes jaunes dans leurs cheveux roux.

Sur le seuil :

— Fini le bruit, tout le monde est parti
Allons faire la vaisselle
Il faut laver. Il faut essuyer
Il faut nettoyer. Il faut balayer.

À mi-voix :

— Finie la moisson, fini le battage
Demain dimanche, repos...

Fioretti (C'hwevrer 1969)

pe minimadoberoù

- Lavarout ur gomz dous d'un den kounnaret.
- Mousc'hoarzhin d'un den trist.
- Flourañ tal ur bugel trubuilhet.
- Ober ur pennad-kaoz gant un den kozh.
- Skrivañ d'ur mignon en harlu keleier eus ar Vro.
- Ober ur gefridi evit un den abaf.
- Reiñ da evañ d'ul loen klañv.
- Dourañ ur blantenn weñvet ? Marteze !
- Dougen he samm d'ur gozhiadez.
- Hetiñ e ouel d'un paour dilezet gant an disterañ profig.
- Louzaouiñ ur gouli doñjerus hep diskouez doñjer d'ar c'hlañvour.
- Prestiñ ul levr d'un den enoet.
- Hadañ bruzun bara war an erc'h evit al labousedigoù.
- Adlakaat en e neizh ul labousig kouezhet d'an douar.
- Lavarout ur ger a-du gant an neb emeur o troukkomz diwar e benn.

*

Fioretti ou les mini-bonnes actions (Février 1969)

Dire un mot gentil à un homme en colère.

Sourire à un homme triste.

Caresser le front d'un enfant troublé.

Faire la conversation à une personne âgée.

Donner des nouvelles du pays à un ami exilé.

Faire une commission pour un homme timide.

Donner à boire à une bête malade.

Arroser une plante fanée ? Peut-être !

Porter le fardeau d'une vieille.

Souhaiter sa fête à un pauvre abandonné avec un petit cadeau.

Nettoyer une plaie répugnante sans montrer de dégoût au blessé.

Prêter un livre à un homme qui s'ennuie.

Semer des miettes de pain dans la neige pour les petits oiseaux.

Remettre dans le nid un oiseau tombé à terre.

Dire un mot gentil en faveur de celui dont on dit du mal.

Roñfled (Mae 1964)

Marvailhoù hon hendadoù a gomze eus roñfled :

Roñfled euzhus, debrerion tud.

An istor a gomz eus gouennadoù gouezidi e goueled

Ar C'hoadoù-meur : debrerion tud.

Un euzh hag un heug soñjal.

Bez' ez eus koulskoude en hor meskoù, tost dimp

Tud o tebriñ tud. E-bev, ya, roñfled

O sunañ o gwad betek an diwezhañ berad.

— N'eo ket gwir zo en hon zouez tud ken
kriz, ken digalon ; nemet diskianted e vijent.

— Nann ! tud dall ! O ! Lemm avat o lagad, met
dall o spered, pe gentoc'h o c'halon.

Ne welont ket poan-bevañ o nesañ

Ha tagañ ha kribat ha krignat ha peilhat

A reont anezhañ betek e wenneg diwezhañ.

Ha te, labour mar kerez, noz-deiz, hep ehan

Evel ur marc'h-samm. Washoc'h.

Sul, gouel, pemdez hep ehan,

Ehan all ebet nemet er vered.

Int avat a valeo, a rodeo, a yelo gant an

tanfoeltr en o c'harr-tan du-mañ, du-hont,

war-lerc'h o flijadur : ar roñfled.

Ha te, paour-kaezh... Diwall da 'n em gaout

war o hent gant da gozh karrigell pe

da gazeg kozh...

Diwall ! Pe 'vi friket 'vel ur vi, 'vel ur

c'habell-touseg !

Arsa, gwelout a-walc'h a rez eo an hent

a-bezh dezho...

Gant un tamm chañs, evelkent, e c'hellfes

tremen gant un toullad kunujennoù.

E galleg evel-just. Honnezh zo ur yezh

seven.

Ogres (Mai 1964)

Dans les contes de nos pères on parlait d'ogres :
Des ogres terrifiants, mangeurs d'hommes.
L'histoire parle d'espèces de fauves au fond
Des forêts : des mangeurs d'hommes.
Quelle horreur et quel dégoût d'y penser.
Cependant, parmi nous, tout près,
Il en est qui dévorent les autres. Tout crus, oui.
Des ogres qui sucent le sang jusqu'à la dernière goutte.
— Je ne peux pas croire qu'il existe parmi nous
Des gens aussi cruels, aussi lâches ;
Il faut que ce soient des insensés.
— Non, aveugles ! Oh, ils ont l'œil vif, mais
l'esprit obscurci, ou plutôt le cœur.
Ils ne voient pas comme la vie des autres est difficile
Et ils attaquent, griffent, rongent, écorchent
L'autre jusqu'à son dernier sou.
Et toi, travaille si tu veux, jour et nuit, sans cesse
Comme une bête de somme. Pire.
Dimanche, fêtes, chaque jour sans répit,
Jusqu'au cimetière.
Eux par contre se promènent, roulent, font aller
l'éclair de leurs voitures par-ci, par-là,
ils courent après leur plaisir : les ogres.
Et toi, mon pauvre... Gare à toi si tu te trouves
sur leur route avec ta vieille carriole ou
ta vieille jument...
Prends garde !
On t'aplatira comme un œuf, comme un
champignon !
Tu vois bien que toute la route
est à eux...
Avec un peu de chance, pourtant, tu pourras
passer sous une bordée d'injures.
En français naturellement. Ça, c'est une langue civilisée.

LE SOC

Sécurisé socialement, télédirigé,
les doigts ne dépassant pas la
couture du pantalon !...

Je démarre au premier coup de
manivelle.

Je suis dans les dimensions
réglementaires, pour être
emboîté dans un des tiroirs de la
société.

C'est alors que j'utilise mon truc
qui dépasse, empêche ce tiroir de
fermer et me permet de trouver
ma respiration.

Ce "truc", c'est mon art.

jano pessel, Le Girbouilloir